

Intraingent

23 nov. 1936  
13

## LES LIVRES DE LA SEMAINE

André Gide vient de faire parvenir aux critiques trois volumes : *Nouvelles Pages de Journal, Retour de l'U.R.S.S.* et un récit, *Geneviève*, dernier volet d'un triptyque dont les deux premiers volets étaient *L'École des Femmes* et *Robert*.

Ces écrits de Gide marquent d'une façon étonnante l'unité de son œuvre et de sa pensée. On pourrait même écrire qu'ils l'accusent. Son œuvre riche et complexe, sa pensée à la fois subtile et foisonnante semblaient jusqu'ici échapper par certains côtés à la loi de l'unité (qui est la loi de la personnalité humaine). Les fils qui en rassemblent les parties devenaient ici et là invisibles. Ils apparaissaient quelquefois comme des fils tranchés.

Mauriac a dit, il y a plus de dix ans, que Gide est celui qui n'inclinerait pas, fût-ce une minute, l'automate. Cette sincérité constante et absolue est une clé précieuse qui aide à le comprendre mais non pas bien entendu à le réduire en une formule. On doit en prendre son parti : on ne réduira jamais Gide en formule. Il faut le suivre de bonne foi. On pourra parfois s'égarer, on ne risquez pas de se perdre. Ses derniers écrits en témoignent. On le retrouve toujours.

« Chacun de mes livres a été, jusqu'à présent, écrit-il, dans une des pages de son journal, la mise en valeur d'une incertitude ». Un beau jour, au contraire, Gide affirme une certitude. Il est devenu communiste. Les problèmes qui l'avaient obsédé depuis son adolescence n'étaient pas — quoi qu'on puisse en penser — proprement des problèmes moraux ou psychologiques. Il n'y a jamais eu pour Gide qu'un seul problème qui englobe tous les autres, le problème de l'homme et de sa destinée. Or, soudain, Gide entend la réponse à la question qu'il se pose depuis si longtemps (l'éternelle question). Il l'entend, résonnant non point dans ce domaine de l'art qui lui est depuis toujours familier et qu'il a si généreusement contribué à enrichir, mais dans un autre domaine, le domaine social. « Je me laisse persuader aujourd'hui, écrit-il en 1935, que l'homme mé-

me ne peut changer que d'abord les conditions sociales ne l'y invitent et ne l'y aident — de sorte que ce soit d'elles qu'il faille d'abord s'occuper ». Et voilà son « Politique d'abord ». Il ajoute cependant aussitôt : « Mais il faut s'occuper des deux ». Et déjà nous retrouvons Gide.

Dans ses *Pages de Journal*, nous pouvons le suivre pendant trois ans, depuis le jour où il a adhéré au communisme.

Je note d'abord d'admirables commentaires sur le style de Renan, sur les romans de Balzac et de Zola, des réflexions sur Racine que je ne peux me retenir de copier : « J'ai aimé les vers de Racine par-dessus toutes productions littéraires. J'admire Shakespeare énormément ; mais j'éprouve devant Racine une émotion que ne me donne jamais Shakespeare : celle de la perfection... Mais précisément me plaît cette limitation exacte, ce non-débordement du cadre, cette précision des contours. Shakespeare, sans doute, est plus humain ; mais il s'agit ici de bien autre chose : c'est le triomphe d'une convenance sublime, c'est une ravissante harmonie où tout entre en jeu et concourt, et qui comble de satisfaction à la fois intelligence, cœur et sens... Racine est au sommet de l'art ». Il faudrait citer bien d'autres remarques exquises. Il faut au moins signaler que le livre en contient plusieurs. Mais l'essentiel, évidemment, n'est plus là. La nouvelle « foi » de l'auteur le retient avant tout. « Ces questions m'occupent presque exclusivement... Tout ce que je vois, tout ce que je lis m'y ramène, ou sinon ne m'intéresse pas. La guerre était moins obsédante... »

Et Gide nous explique ce qu'il veut trouver — ce qu'il a trouvé — dans le communisme. En l'écoutant, nous présentons déjà ce qui pourra le décevoir dans un essai d'application pratique de ce régime, car ici encore c'est le Gide de toujours, le Gide éternel que nous reconnaissons. Le communisme, pense-t-il, fait confiance à l'homme, il enrichira constamment sa figure. L'homme misé-

nable ? « Il importe d'abord de le secourir, il va sans dire, comme une plante qu'il s'agit d'abord d'arroser, mais c'est pour obtenir sa fleur, et c'est de celle-ci que je m'occupe ». « ... Cette figure idéale de l'homme je la vois, avec une épaisse masse commune, toute nimbée d'individuelles possibilités ». Bref, nous le savons, Gide a rencontré le communisme à l'extrême pointe de l'individualisme.

Le drame du voyage en Russie, relaté dans *Retour de l'U.R.S.S.*, est contenu tout entier dans la phrase qui précède. Gide a trouvé à peu près partout en Russie une « complète dépersonnalisation ». « Les fronts, écrit-il, n'ont jamais été plus courbés... » « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé ». Il espérait exactement le contraire du régime communiste. Faut-il dire qu'il conserve malgré tout un grand espoir et que pour lui la cause que l'U.R.S.S. représente ne doit point être tenue pour responsable de ce qu'en U.R.S.S. il déplore ? Il va cependant jusqu'à poser le dilemme. « De toute manière, il y a déboire. Si ce n'est pas Staline, alors c'est l'homme, l'être humain qui déçoit ». Et si c'est l'homme, quel coup terrible porté à ses plus ardent convictions !

Ne retrouvons-nous pas une fois encore ici le Gide que nous connaissons et que nous admirons, toujours le même Gide — celui qui n'incline pas, fût-ce une minute, l'automate ?

FRANÇOIS DE ROUX.

**DELAISI**  
**LES FINANCIERS**  
**ET LA DÉMOCRATIE**  
n° spécial "Crapouillot" ..... 10 fr.

Intraingent 23-11-36